

D E S
N O U
V E L
LES DU
MOIS DE
JUILLET
2009
A LA
MAISON...

textes écrits sur 4 jours à raison de 2 heures par jour pendant un atelier à la maison.

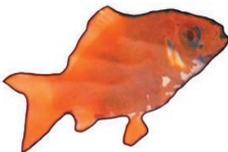
chaque jour des nouvelles propositions étaient données , des nouveaux éléments à intégrer dans le texte, histoire de corser un peu l'écriture et d'avancer en découvrant les pièces du puzzle jour après jour.

des images, une bande audio, un poème chinois

...

discutions après discussions un travail de réécriture a été fait, et voilà les nouvelles du mois de juillet.

yaksa productions



atelier d'écriture.

yaksa productions
atelier d'écriture et
autres choses...

<http://yaksa.fr>

atelier@yaksa.fr

contact marie carré

06 75 25 43 74

Erreur d'aiguillage

Jeanine Berger

Le train de banlieue, bondé comme tous les soirs, se traîne de station en station, mais Blanche, assise côté fenêtre sans vraiment regarder le paysage, n'a pas vraiment hâte de rentrer chez elle. Toujours le même long trajet, matin et soir, entre son studio et son bureau à la SBCM où elle retrouve les mêmes collègues aussi débordés et stressés qu'elle, la même atmosphère surchauffée par les challenges, les mêmes obligations de rendement maximum.

Depuis dix ans, elle se dit qu'elle devrait au moins se rapprocher de son travail, éviter ces longs trajets improductifs et fatigants, mais le temps passe, sans rien changer. Alors, invariablement, elle rentre chez elle épuisée, de plus en plus, sans autre envie que d'avaler rapidement n'importe quoi et de se mettre au lit pour recommencer le lendemain.

Les premières années, Alice et Stéphanie ont bien essayé de l'entraîner un peu dans quelques distractions, et Blanche s'est laissée faire parfois, mais assez vite elle a préféré se consacrer davantage à son travail, devenu son principal centre d'intérêt. De plus en plus réservée, presque distante, comme si elle préservait une indépendance à laquelle elle tient. Elle a vite appris et très bien retenu. Elle a aussi beaucoup donné, qu'il s'agisse d'horaires ou de disponibilité, et la confiance qu'elle a toujours inspiré dans son travail lui a permis de se démarquer et d'en arriver à se dire qu'elle a réussi.

Mais aujourd'hui, cette vie lui pèse, elle commence à s'interroger, sentant qu'elle a de plus en plus de mal à supporter les efforts continuels, les querelles, les brimades, le mécontentement incessant des uns et des autres. Et puis, elle se sent de plus en plus seule, même si elle comprend que son attitude l'a un peu coupée des autres. Elle n'a pas vraiment d'amies proches, Alice et Stéphanie ont fini par rester un peu à l'écart, comme impressionnées par l'évolution de sa carrière, et tout ce qui, en elle, a pu passer pour de la froideur.

Et quant aux hommes... il y a eu Laurent, une brève liaison qu'elle n'a pas su, ou pu, encourager...

Et là, dans ce train qui la ramène lentement chez elle, elle repense aussi à une conversation entendue dans la journée, entre deux collègues

qu'elle connaît peu, au sujet d'un couple de leurs amis qui veulent adopter et qui en parlent autour d'eux. En les écoutant, elle a ressenti un drôle de pincement, comme une blessure en elle, petite fille venue de nulle part, livrée à elle-même, et trop peu aimée. Pas assez en tout cas pour qu'on l'adopte, elle, ou pour qu'on la choisisse, elle. Laisée seule, et toujours seule aujourd'hui.

Et pourtant elle en a de l'amour à revendre ! A défaut des adultes, avec qui tout, depuis toujours, lui est difficile, un enfant peut-être un jour... L'idée d'avoir un enfant, d'adopter même l'a traversée plus d'une fois. Mais pour un enfant il faut du temps, et elle en a peu, avec la vie qu'elle mène ! Pour le moment, elle n'est pas prête, l'idée du bouleversement qui en résulterait dans son existence la préoccupe trop. Sa vie est bien réglée et c'est aussi bien comme ça.

La gare arrive enfin. Blanche marche instinctivement vers la rue Léon Ferrière, entre au numéro 18. Dans sa boîte à lettres, une enveloppe l'attend, à l'en-tête du Foyer la Loco. Elle s'en saisit, agacée. Qu'est ce que c'est encore ? se dit-elle.

Dix ans après son départ, que peut-on bien lui vouloir ? Elle reçoit peu de courrier, en dehors des inévitables factures, et avec La Loco, elle n'a plus aucun contact depuis bien longtemps. C'est là pourtant qu'elle a atterri, après bien d'autres lieux, familles, foyers ou centres, qui se sont succédés tout au long de son enfance. Pas de famille connue, des études cahotantes, une adolescence difficile et perturbée. Le Foyer de la Loco lui a certes trouvé son logement et son travail actuels. Mais c'est elle, seule, qui a réussi à s'y maintenir et à y trouver la stabilité.

Contrariée par ce retour en arrière, elle grimpe ses deux étages et, sitôt entrée, envoie valser l'enveloppe sur la table.

Une douche et un bout de pizza plus tard, Blanche se décide à ouvrir l'enveloppe. Un papier plié, un peu chiffonné, glisse à terre. Elle le ramasse et le déplie. Stupéfaite, elle en relit plusieurs fois le contenu, s'assied et ferme les yeux. David ! C'est bien de David ! Un poème, écrit de sa main, comme elle avait souvent reçu, autrefois. Promenades en bateau, baignades au milieu du jour, nuits tendres partagées en secret. Seul David savait lui écrire des poèmes comme celui-là. Mais pourquoi

aujourd'hui ? Que lui voulait-il ? Tout lui revient de leur histoire, mais elle est finie. F I N I E.

Voulant remettre le papier dans l'enveloppe, elle s'aperçoit qu'elle contient une lettre, et aussi une coupure de journal, qu'elle parcourt d'abord. Vieille de plusieurs mois, il y est question d'un accident de voiture, qui a fait un mort et un blessé grave. Pour une raison inconnue la voiture s'est encastrée dans un arbre. Le blessé c'est David. Sa femme Emilie n'a pas survécu.

Blanche se met à lire la lettre. En termes mesurés, la Directrice du Foyer explique qu'elle a cru de son devoir d'alerter Blanche, dont elle seule connaît l'adresse. La mère de David lui a rendu visite récemment. La vie de David n'est plus en danger, mais il est toujours dans un état grave, sans pouvoir bouger. Il doit encore rester allongé, il peut et encore avec peine, articuler quelques sons. Il semble qu'il essaie de prononcer des mots qui ressemblent au prénom de son fils, Nathan, et à celui de Blanche. Il ignore le décès d'Emilie, que dans son état on continue de lui cacher. Sa mère ayant trouvé dans ses affaires un poème froissé, elle ne savait que faire, et était venue lui parler et lui demander conseil.

De conseils, la Directrice écrit qu'elle ne peut en donner, mais qu'elle estime devoir simplement informer Blanche.

La tête dans ses mains, toute ramassée sur son siège, Blanche ne voit plus rien, n'entend plus rien. Ni les voitures qui passent toutes proches sous sa fenêtre, ni les crissements des vélos d'enfants et leurs rires au dehors, même pas les bruits du soir dans les appartements voisins mal insonorisés, tout ce qui quotidiennement la gêne et l'agace lorsqu'elle rentre chez elle. Elle est vraiment seule ce soir, et rien d'autre n'existe que la souffrance de David et toute la tristesse qu'elle éprouve pour lui..

Après les souvenirs des moments passés ensemble, c'est le temps de leur séparation qui lui revient en mémoire. Le père de David l'obligeant à étudier pour reprendre ensuite l'affaire familiale, et la pression concernant le choix de son épouse. David a bien essayé de s'opposer à la décision de ses parents, mais que pouvait-il dans ce milieu où on doit obéir sans discuter ? La mort dans l'âme, il avait dû s'incliner. Et Blan-

che, rejetée, désespérée d'être jugée indigne d'entrer dans cette famille, trop hautaine et trop fermée, avait préféré partir, en saisissant l'opportunité qui s'était alors présentée.

Bien vite ses pensées reviennent au moment présent, à David, aujourd'hui hospitalisé, seul avec un fils très jeune sans doute confié aux grands-parents. Bien sûr elle doit se renseigner davantage. Quel chemin a-t-il parcouru au cours de ces longues années, loin d'elle ? elle n'en a aucune idée. Va-t-il se remettre, et sa présence à elle, là-bas, est-elle ou non souhaitable ? elle ne le sait pas davantage. Mais elle sait qu'elle ira, de toute façon. Le plus tôt possible, et sans prévenir qui que ce soit. Cette longue séparation, la vie qu'elle a menée depuis, l'ont rendue forte. Plus jamais on ne lui dictera sa conduite, plus jamais elle n'acceptera d'être rejetée. Elle est quelqu'un maintenant, on ne peut plus lui reprocher de n'être personne ! Et de toute façon elle va se battre s'il le faut, pour elle, pour David, et pourquoi pas aussi pour le petit Nathan, pour d'autres enfants encore que peut-être ils pourraient avoir tous les deux, David et elle. Elle ne laissera plus jamais personne lui barrer le chemin. Il lui suffira que David, d'une manière ou d'une autre, lui insuffle l'envie de tout recommencer.

Elle s'aperçoit alors qu'elle est en train de pleurer. En silence, les larmes glissent sur ses joues. D'un geste machinal elle les essuie, comme pour effacer du même coup tous les souvenirs douloureux du passé. Elle comprend qu'aujourd'hui elle est prête et que plus rien ne la fera changer d'avis. Sa décision est prise, et elle se sent sûre d'elle. Dès demain matin, elle va prendre ses dispositions pour repartir là-bas.

LA NUIT DE L'HOPITAL

Michèle OURMIERES

Solène se préparait à partir : cette nuit, elle assurait la garde à l'Hôpital. Une angoisse montait en elle depuis le coucher du soleil. Au-dehors, rien ne filtrait à travers les épais rideaux qui voilaient toutes les fenêtres.

Elle éteignit la lampe du couloir. Sans bruit, elle ouvrit la porte donnant sur le jardinet. La seule lumière venait de la maison voisine et de l'ampoule clignotante du réverbère de l'allée.

Un mince croissant de lune s'estompait dans le brouillard qui montait du fleuve. L'air était frais.

Le craquement la surprit alors qu'elle ouvrait la portière de la Clio. Une ombre se découpa sur le mur. Solène s'enferma prestement dans l'abri fragile de sa voiture et démarra sans allumer les veilleuses. Les pneus dérapèrent dans l'allée sablonneuse. Il était temps. Un coup de poing frappa l'aile : une main gantée de noir tenta de se saisir du rétroviseur. Son assaillant manqua se faire renverser, il abandonna la poursuite. Elle redoutait depuis longtemps une agression de ce genre.

En fait depuis sa rupture avec Lionel, le père de son fils Tristan. Et si c'était « lui » ?

Solène avait prévu de s'arrêter quelques instants chez ses parents qui habitaient quelques rues plus loin. Mais, elle ne voulut pas leur rendre visite dans un tel état d'agitation. Ils avaient l'habitude de regarder le premier journal télévisé. Tristan devait être à table. Mamy le mettrait au lit de bonne heure, lui raconterait une histoire. Il aurait cinq ans demain : Solène l'élevait avec l'aide de ses parents. Ils ne parlaient jamais du passé. Comme tous les ans, cette date anniversaire serait un moment difficile. Elle ressentirait plus encore sa solitude.

Le cœur à tout rompre, elle descendit l'avenue déserte, tourna en direction de l'Hôpital des Ormes où depuis trois ans, elle travaillait en tant qu'infirmière. Cette clinique spécialisée en Psychiatrie était un établissement pilote. Trois cents lits répartis en plusieurs secteurs, de petits bâtiments modernes, un immense parc.

Elle retrouva un peu de calme à l'entrée du parking souterrain, se gara

sur l'emplacement habituel des infirmiers de permanence. Ici, dans cet univers familier, la scène de tout à l'heure lui paraissait irréelle. C'est alors qu'elle remarqua une enveloppe mauve sur le siège du passager. Son cœur se remit à cogner dans sa poitrine. L'écriture lui était familière : des lettres majuscules et stylées avaient formé les mots : « je pense à toi ». Les mains tremblantes, elle décacheta l'enveloppe dont s'échappa un carton plié en quatre. Un poème, toujours en majuscules : « ces amants perdus... si vous guettez leur regard, la peur que l'on y voit a déjà tué l'amour »

Solène éclata en sanglots. Il ne fallait pas craquer, pas maintenant.

Elle chancela vers l'ascenseur. Machinalement, elle appuya sur : 2ème étage, secteur fermé, hospitalisations longue durée. Elle était en avance.

-Il fait frais ? demanda Nathalie.

-Oui, un peu, répondit vaguement Solène.

Elles assurèrent le relais pour la garde : une entrée, trois départs en weekend. Une personne très agitée dans la chambre 4. Les termes techniques, le suivi à donner ce soir, la rassuraient. Elle commenta le journal de bord de la journée avec Nathalie.

Cet après-midi, un homme d'une quarantaine d'années avait été hospitalisé en urgence. Il n'avait pas de papiers sur lui, rien qui puisse l'identifier. On avait retrouvé dans sa poche une lettre adressée à un certain « André », une missive très incohérente d'ailleurs. L'homme errait dans un parc de la bourgade, il délirait visiblement, les yeux révulsés. Il avait cassé un panneau de signalisation à coup de pierres en hurlant. La police l'avait embarqué, il avait atterri aux urgences psychiatriques vers 16 Heures. Depuis, il dormait, assommé par les médicaments.

Les deux collègues distribuèrent les cachets du soir avant le départ de Nathalie.

Solène resta quelques minutes enfermée dans la salle des infirmières. Elle reprit l'enveloppe, relut le poème. Le souvenir de Lionel revenait en force. Elle avait vingt ans, il était plus âgé qu'elle, déjà marié. Ils se voyaient secrètement : il composait, rien que pour elle, de longues lettres d'amour, de superbes textes à la gloire de sa jeunesse, de ses cheveux roux clairs, de ses yeux bleus. Il promettait : « nous vivrons ensemble, dès que je le pourrai... »

Leur aventure dura plusieurs mois. Lorsqu'elle lui annonça avec bonheur sa grossesse, Lionel l'avait empoignée par les bras, secouée brutalement les yeux fous : « Non, pas toi... Tu ne peux pas me faire cela. Je veux que tu restes la petite fille tellement fragile et mince que j'ai aimée... »

Solène s'était débattue, avait crié : « Pourquoi, mais pourquoi parles-tu de nous au passé ? »

Lionel l'avait quittée sans aucune autre parole que ce terrible « cri du cœur ». Elle ne l'avait jamais revu. Tristan était né quelques mois plus tard.

Elle se ressaisit : c'était le moment de la première tournée des chambres. Le service restait calme pour l'instant. Quelques patients regardaient encore la télévision. La plupart des personnes hospitalisées dormaient déjà.

Elle fit doucement tourner la clef de la chambre 4, celle du nouvel arrivant. André X, en pleine crise incohérente. Il sommeillait dans le fauteuil. La veilleuse éclairait le visage glabre de l'homme dont la bouche s'entrouvrait sur une dentition très abimée par des années de cigarettes. Les traits du patient lui paraissaient familiers : il ressemblait à Lionel. Ce ne pouvait être lui : elle s'approcha encore. L'homme était plus vieux, la couleur des cheveux différait. Les doigts courts et boudinés ne pouvaient rivaliser avec la finesse des mains de Lionel.

Sur la table de nuit, une enveloppe semblable à celle que Solène avait

découverte dans sa voiture.

La même écriture. Elle ne put s'empêcher de l'ouvrir. La lettre disait :
« Tu es mon frère, André.

Tu sais que notre père l'a déjà fait, tu sais quoi... Nous sommes semblables à lui. J'ai abandonné toutes les femmes que j'ai aimées. Depuis cinq ans, j'avais peur de commettre l'irréparable. Mais je ne peux plus m'en empêcher.

Je comprends pourquoi maman est morte. Pourquoi nous n'avons jamais pu en parler.

Retrouve-moi demain matin dans le parc Rousseau, comme autrefois. Je t'en supplie... »

« Lionel »

De retour dans la salle des infirmières, Solène tremblait de tout son corps. Lionel avait bien écrit cette lettre à l'homme de la chambre 4. Et le message sous forme de poème pourquoi le lui avait-il laissé ? Depuis cinq ans, il aurait eu des pulsions de meurtre, vis-à-vis d'elle... ? Était-ce pour cela qu'il l'avait abandonnée ?

Elle revoyait ses yeux à l'instant de leur rupture : le regard d'un homme qui avait peur de lui-même, peut-être celui d'un fou.

Vers une heure du matin, André s'agita dans la chambre 4. Il se mit à crier dans son sommeil.

« Lionel, par pitié ne fais pas ça, souviens-toi. Non, pas la guillotine, pas le chariot, non... »

Il hurlait de plus en plus : « Nous mourrons tous les deux... violeur... assassin... comme notre père... c'est horrible tout ce sang. Maman nous a protégés, il criait, il frappait. Pourquoi tout ce sang ? Maman s'est relevée... Il a frappé, encore, encore. Ils sont venus le chercher. Lionel, par pitié... Je sais que tu as envie de tuer. Comme moi, comme... »

Ce délire était insupportable. Mais s'agissait-il vraiment de fantasmes ? Elle n'appela pas le vigile : le patient se calma brusquement. Elle était accoutumée à ces heures de veille, à ces moments où l'inconscient gagnait la lutte. Mais, cette nuit, l'histoire qui avait provoqué cette terrible bataille intime la concernait.

Les collègues de journée arrivèrent à l'heure de relève ; elles avaient compati : « Tu as les traits tirés. Le service a été difficile ? »

A 9 heures, elle quitta l'Hôpital. L'angoisse ne la lâchait plus. Elle redoutait une nouvelle agression, plus précise, plus violente. Lionel pouvait s'attaquer à son fils, à ses parents.

Solène passerait chez eux plus tard : ce soir ils fêteraient l'anniversaire de Tristan. Pour l'instant, elle devait dormir ou du moins essayer. Mais avant tout, elle appellerait la police. Il n'y avait pas d'autre issue...

Elle conduisit la voiture comme dans un cauchemar, franchit le portail et remonta vers la maison dissimulée dans les grands arbres de l'allée sablonneuse.

Et là, elle le vit. Pendu à la branche basse du vieux tilleul. C'était Lionel.

Son premier réflexe fut un immense soulagement :
Il n'aura pas pu trouver la force de me tuer, pensa-t-elle.

raser les murs

marie Ailleres

Les journées de Paco, se ressemblaient toutes, il se levait très tard, ne traînait jamais longtemps dans son minable appartement, il retrouvait sa bande de copains oisifs comme lui, la plupart au R-M-I, trafiquant comme ils le pouvaient pour arrondir leurs fins de mois. Pourtant ce jour -là, il ouvrit l'oeil avec la sensation d'avoir un casque de plomb sur la tête. La biture de la veille avait laissé des traces... Il porta la main à son front, quelque chose de poisseux colla ses doigts, il sursauta, s'assit sur son lit en gémissant, la douleur qui lui taraudait le cerveau, ce n'était pas seulement la cuite qu'il avait pris la veille avec Fred. Il avait aussi reçu un coup sur la tronche, ce salaud de Fred l'aurait-il frappé? Il ne se souvenait de rien, pas le moindre détail auquel se raccrocher. Il avait dormi habillé, son t-shirt était sale et puait, ses draps aussi étaient sales et puants, Paco tenta de se mettre sur pied, retomba sur le lit, jura comme un charretier, la bouche pâteuse, une envie urgente de pisser, de boire un café.

Tout cela lui paraissait du domaine de l'impossible. Ou étaient-ils allés hier soir avec Fred? Il ne se souvenait que d'une chose, ils avaient beaucoup picolé, Ha ça oui! Autre chose lui revint, une fille rousse, une espèce de dinde, qui se tortillait, d'une vulgarité incroyable...Oui, il entendait encore son rire gras, revoyait ses yeux trop maquillés, Paco aimait les femmes 'classes', raffinées...Le drame c'est qu'elles ne voulaient pas de lui, c'était son problème. Le téléphone sonna, - merde ou est ce putain de portable?

Sa main fouilla sous l'oreiller ou il récupéra l'objet. Voix enrouée de Fred - Paco y c'est passé un sale truc. Faut que je te vois tu sais hier la folle ...

-Fred chui dans un sale état, je me souviens de rien, je sais pas ce qui ç'passe, j'ai un méchant coup au front, je me rappelle rien Freddy...

- Tu te souviens quand même de la fille qu'on a raccompagnée chez elle, t'étais bourré mais quand même!

-Je me souviens d'une rousse au bar de la plage c'est tout.

- ouais ben c'est ça le problème, elle s'est fait butter , on est dans la merde j'te dis. J'ai plus de crédit ça va couper. Retrouve-moi ou tu sais !

Fred avait raccroché. Paco resta hébété...Soudain il prit conscience, se dressa, une chance il n'avait pas enlevé ses baskets la veille. Il saisit au vol son blouson à capuche, un sac de sport crevé, du pognon ! Il me faut du pognon! Il se précipita dans la petite cuisine crasseuse, il n'avait plus du tout envie de café ...Il prit un couteau, dérangeant au passage quelques blattes, s'acharna un moment sur les carreaux mal scellés au dessus de l'évier, se tailla le doigt le lécha, jura plusieurs fois, le carreau finit par céder ... C'était sa cachette à Paco, un trou ou il planquait tout: le shit, l'argent de ses trafics ...Ah !la photo d'Emma, et le poème écrit par elle... Il les avait cachés là de peur qu'un de ses potes ne les trouve, il se serait foutu de lui. Emma à la fête des Loges photographiée par un photographe professionnel, habillée comme les dames d'autrefois. Quel canon, murmura-t-il. Ses yeux se mouillèrent de larmes, il les essuya d'un revers de main ce qui raviva la douleur de son front. Il se rua au dehors après avoir fourré dans sa poche la photo , le poème, et quelques billets. Dans la rue le soleil l'aveugla, il chancelait, Fred l'attendait sur les quais près du fleuve, un endroit paumé, tranquille, la berge était à cet endroit envahie de végétation, ils avaient creusé là dedans, Fred et lui, un passage étroit qui débouchait sur une sorte de petite clairière. Un reste d'enfance sans doute, les poussait à se cacher là parfois.

En chemin la capuche rabattue sur la tête, il repensait au poème d'Emma, il n'en avait pas oublié un seul mot.

Je suis venue pour vivre sans lumière

Je suis restée pour voir frémir l'obscur

S'allonger nue, sur le sable...

Crainte d'une nuit sans limite...

Il ne comprenait pas tout mais son coeur battait plus fort, ses yeux se mouillaient encore...Emma nue sur le sable...Emma dans sa chambre chez sa grand-mère...Victorine! murmura-t-il! Paco s'arrêta une seconde de marcher, c'est là qu'ils iraient Fred et lui, chez Victorine Rameau...

Il continua sa route en rasant les murs jusqu'à leur lieu de rencontre.

- Salut, dit Fred en le voyant arriver, tu n'as pas trouvé autre chose à te mettre qu'un blouson orange à capuche?

- Ben... , bredouilla Paco, Fred n'avait pas la tête des bons jours

-On passera inaperçus avec ça hein, hurla Fred ! Enfin bon..assieds-toi.
Paco s'assit sur une pierre plate et retira sa capuche,

-Ah la vache ton front! la voix de Fred s'était radoucie.

-Ca va aller , gémit Paco, raconte c'est quoi l'embrouille?

- Ben! Ce matin, je me suis réveillé avec la gueule de bois tu t'en doute, chui donc allé au Bar de la Plage me jeter un demi pour me refaire le gosier, Tonio était vert comme une endive, il avait eu la visite des flics, la rousse d'hier soir s'est fait défoncer à coups de poings et violer..

- Plutôt l'inverse non? hasarda Paco

- Fais pas le malin va! Ça s'est passé chez elle, elle a eu juste la force d'appeler les flics, et de leur dire : le salaud il m'a eue...Quand les flics ont rappliqué chez elle, elle était naze du sang partout , les flics y ont retrouvé une boîte d'allumettes de La Plage...Tu imagines le reste...

- Euh! non pas vraiment répondit Paco

-Mais t'es nul toi! Y te manque une case non? Ou alors c'est le coup sur la tête?Alors tu vois les flics y sont allés fissa à La Plage , ils ont demandé avec qui la pouffe rousse trainait hier soir, Tonio a fait semblant de pas se souvenir, trop de monde tout ça, mais les poulets tu les connais, ils l'ont cuisiné, Tonio, il est pas net tu le sais, les flics aussi, alors il a tout dit..

-Il a dit quoi?

-Mais je vais te tarter moi! Si t'avais pas la tête déjà défoncée tiens! Il a dit Tonio que la fille était partie avec nous! Tu te souviens vraiment de

rien du tout

- Ben!non Freddy tu crois que je suis anesthésique?

- Hou la la! Ça va pas toi, on dit mnésique d'abord, mais c'est pas ce que tu as, t'as juste pris un coup sur la calebasse c'est tout , tu te souviens même pas de ça?

- Non!Qu'est-ce qu'on a fait avec la fille Freddy?

- Ben! On est monté chez elle, elle tanguait salement, toi tu as vomi sur son canapé et tu t'es endormi, moi j'ai continué à picoler de la bière avec elle, j'avais même pas envie de la sauter tellement elle était ivre, de toute façon c'est toi qui lui plaisait. Tout d'un coup elle nous a virés en nous traitant de gros nazes qui ne tenaient pas l'alcool...Alors on est partis, je t'ai presque porté jusque chez toi, c'est en te faisant monter l'escalier que tu es tombé et que ta tête a cogné sévère l'angle d'une marche. Je t'ai mis au lit et je suis rentré me zoner voilà, je t'ai tout dit.

- Mais alors Fred on a rien fait on l'a pas tuée!

-Bien sûr que non! Mais t'iras l'expliquer au flics toi! Il vaudrait mieux qu'on gare nos fesses et vite...Et attendre qu'on trouve le vrai coupable tu vois.

Paco eut un sourire - Pour ça tu vois on est parés j'ai la planque idéale.

-Ah ouais et où ça?

-Tu me suis t'as que ça à faire! dit Paco en se redressant.

On va où ? je me méfie avec toi , ça va ta tête?

- Pas trop mais je vais tenir.

- On y va comment à ta planque?

- Déjà, on attend la nuit, de jour c'est trop risqué.

- On y va comment je t'ai demandé? C'est où , c'est loin?

- Vingt bornes à peu près , dans la cambrousse, paumé, le pied je te dis!

- Vingt bornes hurla Fred, faut piquer une bagnole alors?

- Trop risqué on va piquer des vélos.

- Des vélos! Il est vraiment fêlé lui!

- Pas le choix Freddy , sinon je te laisse là et je me tire. Pour une fois Fred resta sans voix. Finalement il décida de faire confiance a son ami, il avait l'air sur de son affaire .

- J'ai faim moi, t'as rien à bouffer ? demanda Paco

- Ah! heureusement que papa Freddy est là hein! Tiens en voilà de la bouffe et de la chouette, petit détour au supermarché en passant dit-il en sortant d'un sac un saucisson, du jambon, un camembert, un pain rond et une bouteille de rouge. J'ai fait les courses ajouta-t-il en ricanant et pour pas cher crois-moi!

- Ah Freddy t'es une vraie mère pour moi. Ils rirent de bon coeur, mangèrent de bon appétit, vidèrent la bouteille et fumèrent en silence. Une douce somnolence les envahit, le lieu y était sans doute pour quelque chose , le bon repas et le vin qu'ils avaient bu certainement aussi. Il ne parlèrent même plus de la fille ni de la menace qui pesait sur eux, ils étaient tous les deux habitués depuis trop longtemps à ne pas anticiper les événements, à vivre au petit bonheur la chance, jusque là ça ne leur avait pas trop mal réussi, alors...

Le soir venu, Fred secoua Paco qui s'était endormi et ronflait comme une forge.

- Quoi! hurla-t-il j'ai rien fait, chui innocent!

- Ça va calmos, il faut y aller , pour les vélos j'ai une idée, y'a des nazes qui laissent des vélos a l'entrée de la fac , c'est à deux pas, les étudiants cools, généralement, ils les attachent pas!C'est tout bon.

Un moment après ils enfourchaient leur bécane et se mettaient en route

vers la destination que Paco était le seul à connaître. Il prenait un malin plaisir à ne rien révéler à Fred, pour une fois c'était lui qui dirigeait les opérations.

- pédale et tais-toi! Avait-il dit, Fred sur un vélo c'était quelque chose! Son mètre quatre vingt dix s'accommodait mal du vélo de femme qu'il avait piqué. Paco avait eu un début de fou rire vite réprimé par le gros poing dressé de Fred. On n'entendit bientôt plus que les halètements des garçons, le bruit des voitures qu'ils croisaient, et le clapotis du fleuve qu'ils longeaient. Il leur faudrait deux bonnes heures pour arriver. Il faisait nuit noire maintenant, les voitures se faisaient rares, les habitations aussi. Des bruits de vaisselle, ils passaient près d'une terrasse de resto, des conversations saisies qui filtraient par les fenêtres encore ouvertes des rares maisons, une dispute dans une langue étrangère sur la place d'un village. Puis le silence, juste le froufroutement des roues des vélos, - je crois que ma roue avant est voilée, dit Fred, t'entends, elle fait vrout, vrout, vrout. Paco pensa qu'il imitait bien le bruit de la roue voilée. Plus de maisons, une nuit épaisse sans étoiles, des bruits bizarres venant des champs et des fossés, Soudain, des grognements, Fred pédala plus vite - Putain c'est quoi ça un cochon? Mais non c'est un dindon déclara Paco, t'as peur ou quoi? Un cheval hennit au loin, Fred pédala encore plus vite.

- La pétoche, ça a au moins un intérêt, t'as mis le turbo! plaisanta Paco.

- A ta place je la ramènerai pas trop, tu vas voir quand ta tête sera guérie bougonna Fred. Un panneau sur le bord de la route, rectangle clair sur fond de ténèbres.

-C'est là hurla Paco, prends le petit chemin la sur ta droite, la maison est au bout. Ils arrivèrent devant une petite maison, entourée d'un mur, un portail rouillé en fermait l'entrée.

- On va où demanda Freddy? Y'a de la lumière, ...

-Tu reste là dit Paco j'y vais seul, faut que je prépare le terrain...

- Ok, c'est des potes à toi?

- Une potesse plutôt, attends là, je viendrai te chercher. Paco ouvrit le portail, remonta la petite allée et frappa. Il entendit un bruit de chaise

qu'on repousse, un pas qui se traîne un peu...

- Qui est la ? entendit-il.

-C'est moi Victorine, c'est Paco n'ayez pas peur!

La porte s'ouvrit immédiatement, Il eut devant lui la grande femme plate et sèche de son souvenir, elle avait vieilli mais ses yeux étaient toujours aussi rieurs, ses cheveux blancs étaient tirés en un minuscule chignon sur la nuque

- mon petit, sa voix tremblait un peu, elle le serra dans ses bras , il reconnut tout de suite l'odeur de savon et d'eau de cologne, désormais il se sentait hors d'atteinte...Entre, entre vite, Oh ça fait si longtemps! La même cuisine , la même odeur de cire, de soupe et de lavande.

-Assieds-toi Paco , tu as mangé? Oh!mais tu es blessé

-Ce n'est rien, ça va aller maintenant.

Tu t'es encore mis dans des tracas demanda victorine les mains sur les hanches, tu n'arrêteras donc pas!enfin tu es le bien venu tu le sais , j'ai toujours eu un faible pour ta jolie petite bouille.

Paco mit sa tête entre ses mains , il sentit de grosses larmes rouler sur ses joues, s'écraser sur la toile cirée. Il ne fit rien pour les retenir, -Si tu veux , tu peux me raconter soupira Victorine en s'asseyant face a lui. D'une voix monocorde , entrecoupée de hoquets et de reniflements , tête baissée, il lui fit le récit de sa journée.

-Tu as confiance en ton ami ? demanda Victorine,

-Bien sur, c'est un pote du foyer, tu sais le dernier!

-Ah oui! Je vois....

Elle resta silencieuse un moment. Paco leva vers elle un regard suppliant. -Ah ces yeux murmura-t-elle, t'es pas un mauvais Paco moi je le sais, t'as pas eu de chance c'est tout! Fais entrer l'autre je vais voir ce que je peux faire... Fred ne tarda pas a les rejoindre dans la cuisine, il ne savait trop comment se comporter, sa grande carcasse dans ce lieu paraissait comique, Il s'assit , posa sagement ses grosses mains sur la

table, voulut parler, Victorine l'interrompit -Je sais tout dit-elle , vous êtes dans un sale pétrin les gars...Mais aujourd'hui avec leur police scientifique ils auront vite fait de se rendre compte que vous n'êtes pour rien dans cette histoire, l'A D N parle de nos jours... Fred commença a se tortiller sur sa chaise.-Qu'as-tu mon grand ?demanda la vieille femme, tu n'as peut-être pas tout dit...

Fred baissa la tête cette vieille l'impressionnait , il émanait de sa personne un tel calme, une telle force! -C'est à dire que... bredouilla-t-il, elle et moi heu...j't'ai pas tout dit Paco, je l'ai ...Heu, pardon madame... Victorine ne lui laissa pas finir sa phrase, Tu as couché avec elle c'est ça? Mais elle était consentante c'est ça?

- voilà!elle était consentante ça oui je peux le dire!Mais voilà pour l'A D N justement...

- Tu l'as sauté pendant que je comatais sur le canapé c'est ça?

- Oui c'est ça, t'as rien vu , rien entendu, après elle nous a virés, elle a dit que personne ne dormait chez elle, qu'elle en avait assez de nous, tu connais la suite, là je te jure c'est vrai, je ne l'ai pas tuée pourquoi je l'aurai fait?

- Bon dit Victorine, pour le moment, il n'a rien a faire, vous restez ici, vous allez planquer les vélos dans le garage, demain il fera jour on verra ce qu'on peut faire.Elle sortit d'un placard de l'alcool et des pansements , demanda à Paco de relever la tête, -ça va piquer avertit-elle, mais il faut nettoyer ça. Le pansement posé elle se rassit, se versa un verre de rouge qu'elle avala d'un trait . Vous faites pas de souci si vous n'avez rien fait de mal il faudra bien que ça se sache, personne ne viendra vous chercher ici, en attendant on va tous essayer de dormir, tu connais la maison Paco? Moi je vais me coucher j'ai ma dose là..Vous serez en sécurité ici!

Paco aurait voulu parler d 'Emma, il n'osait pas, au moment ou elle allait entrer dans sa chambre Victorine se retourna et dit -tu ne me le demandes pas, mais je sais que la question te brûle les lèvres, Emma va bien elle vit a Paris, seule, elle appuya sur le mot, elle est dans une

école de peinture, elle vient me voir régulièrement...bonne nuit!

Le coeur de Paco se mit à battre à tout rompre, l'autre pour qui elle l'avait quitté, elle n'était plus avec donc !Fred n'avait pas bougé , pas dit un seul mot, il regardait devant lui, les pots de confiture rangés sur une étagère , avec des étiquettes cerise, prune, melon...

- C'est qui la vieille?demanda-t-il enfin

Paco sursauta, Elle s'appelle Victorine tu m'entends? T'avise plus de dire la vieille .

- Scuse-moi bredouilla Fred.

- C'est la grand-mère d'Emma, c'est tout, quelqu'un de bien, voila... Emma c'était ya trois ou quatre ans, une fille belle comme tu peux pas imaginer, intelligente , sérieuse , tout quoi, je l'ai aimé tout de suite, comme un fou, c'est par elle que j'ai connu Victorine. Elle a élevé Emma, ses parents étaient morts dans un accident quand elle était toute petite...Et puis Emma , elle a rencontré quelqu'un d'autre, chui plus revenu ici , je croyais avoir oublié tu vois..

-Je vois, murmura Fred , tu m'avais jamais parlé de ça...Paco haussa les épaules, Fred lui mit la main sur le bras, " donc t'es pas "mnésique" mon pote, t'as même de sacrés chouettes souvenirs...Paco sourit tristement , ils parlèrent encore un peu, ils étaient épuisés, l'atmosphère de la maison , le vin aussi peut-être, les faisaient glisser dans une torpeur presque voluptueuse, comme si dans cette maison rien de mauvais ne pouvait leur arriver,

- On se couche proposa Paco? Viens, t'as jamais dormi dans un lit pareil!

Ils dormirent dans la chambre d'Emma. En s'éveillant le lendemain matin, alors que son ami dormait encore près de lui, Paco s'étira longuement, savourant la fraîcheur des draps la douleur de son front avait presque disparu, et même si son avenir et celui de Fred ne s'annonçait pas sous les meilleurs hospices, il se sentit heureux, d'être là, dans la chambre d'Emma, Une vraie chambre pensait-il, comme il n'en avait jamais eue, une chambre avec de jolis meubles, des rideaux aux fenetres...

Il entendit du bruit dans la cuisine, Victorine était déjà debout, Paco se souvenait , elle se levait tous les jours a sept heures , hiver comme été , elle buvait son café debout près de la fenêtre , plus tard dans la matinée, elle prenait son petit déjeuner un café au lait et une tartine de confiture, jamais plus jamais moins, elle était comme ça Victorine ...Paco secoua Fred qui grogna .

- debout flemmard! dit Paco

Dans la cuisine Victorine avait préparé le petit déjeuner, des bols décorés de chouettes petites fleurs , un gros pain tout rond et tout doré et des confitures ...Elle était déjà vêtue , coiffée tirée à quatre épingles , comme elle disait. Elle accueillit les garçons avec bonne humeur , ils oubliaient presque les raisons de leur présence chez elle. Ils mangèrent de bon appétit, Fred piochait a grandes cuillerées dans la confiture de pastèque, sous l'oeil amusé de Victorine, -laissez- en un peu pour les autres, plaisanta Paco.Victorine avait mis la radio en sourdine, il était neuf heures , -Peut-être vont-ils parler de votre histoire dit Victorine, cette simple phrase replongea les garçons dans l'horreur de leur situation, ils allumaient la première cigarette de la journée lorsque le présentateur annonça: - dans le meurtre de la jeune femme de Levalois, un dénouement inattendu pour la police, en effet un homme âgé d'une trentaine d'années s'est livré cette nuit au commissariat central de Levalois, la jalousie semble être le mobile de ce drame , l'homme n'avait pas supporté la séparation d'avec sa compagne , il a été placé en garde a vue ...Ils n'écoutèrent plus, Fred la bouche ouverte ne parvenait plus à articuler un seul mot, Paco s'était levé, il marchait de long en large dans la cuisine et murmurait merci, à qui disait-il merci, à l'autre la-haut ?pourquoi pas après tout, peut-être existait-il un peu? Victorine en souriant leur dit - On peut dire que vous avez de la chance vous! ça n'aura pas trainé au moins, mais à votre place moi, j'essaierai de ne pas trop la forcer la chance.

Elle se leva et commença à faire la vaisselle. les deux garçons s'approchèrent d'elle , merci dirent-ils en coeur, la voix un peu tremblante .- Ne me remerciez pas je n'ai rien fait répondit Victorine , prenez plutôt un torchon et aidez-moi essayer la vaisselle.

Ils ne se firent pas prier. Un peu plus tard dans le jardin Fred annonça à Paco son désir de rentrer chez lui , Paco baissa la tête, embarrassé,- heu..moi, je crois que je vais...

Fred ne le laissa pas terminer - je sais tu vas rester un peu , j'ai bien compris

-Tu m'en veux pas ? demanda-t-il à Fred

- Non mon pote, je ferais comme toi, te bile pas , et puis la petite Emma hein, C'est un petit lot quand même!

- pas touche au petit lot, plaisanta Paco . Ils se serrèrent dans les bras .Victorine, debout sur le pas de sa porte, avait assisté a la scène, tu t'en vas? demanda-t-elle à Fred , bonne chance mon petit et pense-y la chance faut pas la forcer... Fred s'avança vers elle la main tendue , elle éclata d'un grand rire -embrasse moi donc gros nigaud !

Fred avait déjà enfourché son vélo, quand Paco lui cria - Il faudrait repeindre le portail de Victorine si tu as un moment tu connais le chemin .

- Je viendrai, promis! dit Fred en commençant a pédaler...

En se couchant, ce soir là, dans la petite chambre bleue d'Emma, Paco se prit à penser que peut-être, désormais ses journées à venir seraient , peut-être différentes de celles qu'il avait vécues ces dernières années. Il s'endormit en imaginant dans quelques jours, sans doute, Emma franchissant le portail repeint de la maison de Victorine.

